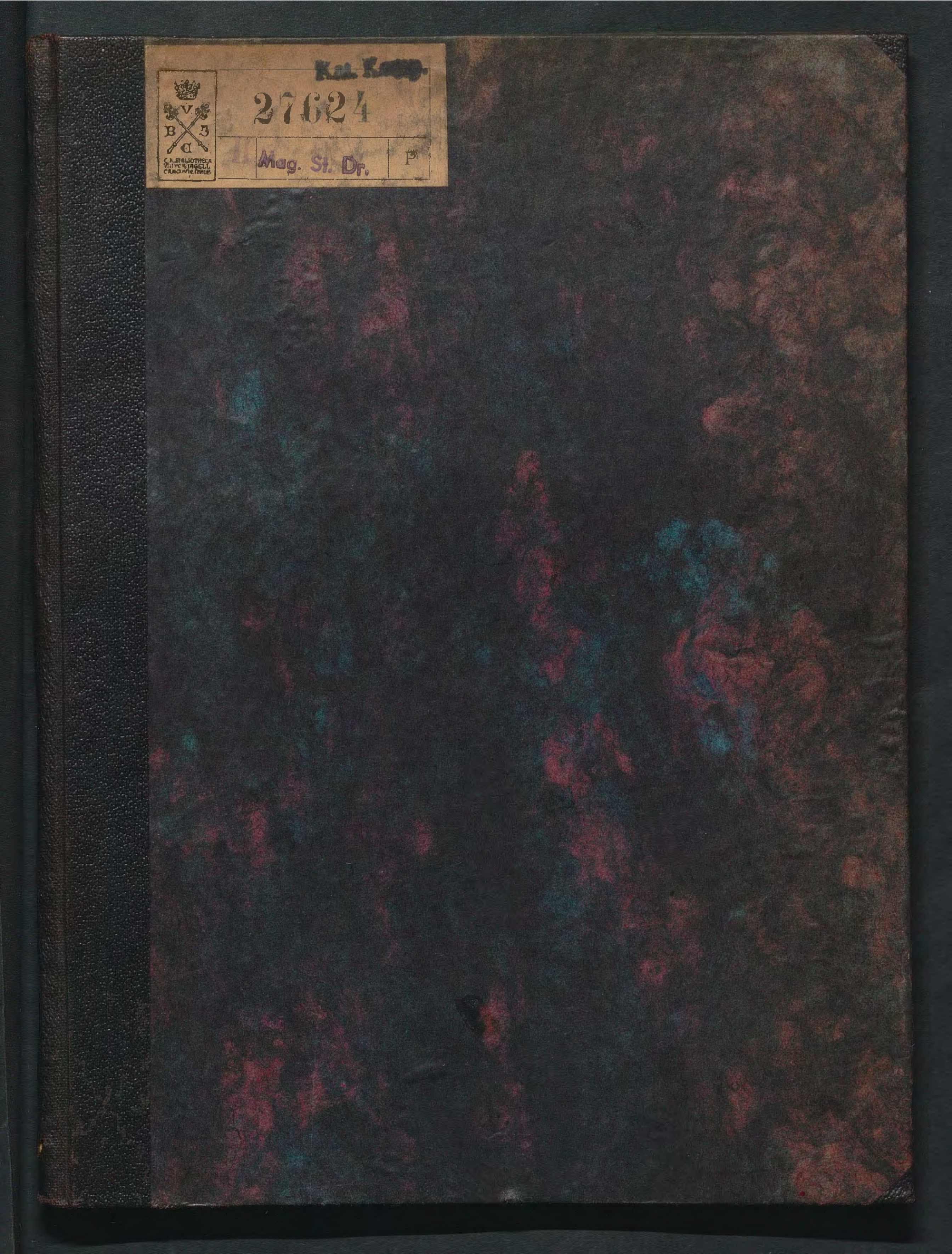
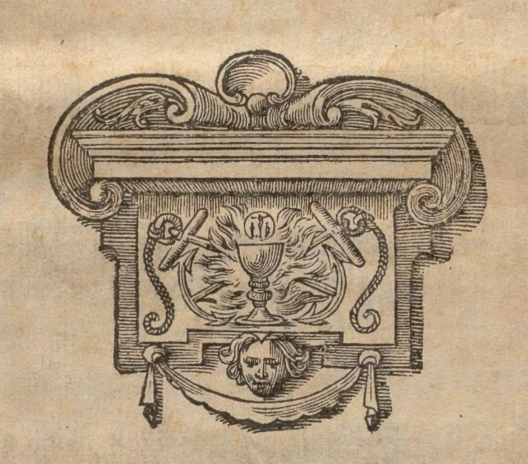



V
B
J
C
27624
II

ELOGE
DE
STANISLAS I.
ROI DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE ET DE BAR, &c.

PRÉSENTÉ à la Reine par M. l'Abbé Bombart, Licentié ès Loix, Vicaire de l'Eglise Royale & Paroissiale de S. Barthelemy.



A PARIS,

Chez P. F. GUEFFIER, fils, rue de la Harpe.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Permission.



A
LA REINE.

MADAME,

J'Ai partagé vivement, avec tous les vrais François, la douleur que leur a causée la mort de votre Auguste Pere. L'avantage d'avoir donné la naissance à Votre Majesté, que la France révère comme une des premières sources de son bonheur, justifie les regrets que fait naître la perte de ce Grand Prince. La Sagesse pleure un ami, les Loix

un Soutien , les Sciences un Protecteur , l'Humanité un Pere. La même cause qui fait couler leurs larmes les essuye. C'est la Religion de STANISLAS *qui les attendrit sur son sort ; & c'est elle qui les console par la vue des récompenses que la Foi promettoit à ses actions héroïques.*

Votre Majesté , Madame , ne reçoit qu'aujourd'hui mon hommage , parce que je n'avois osé vous l'offrir moi-même. Des mains que la Piété vous rend agréables , veulent bien vous le présenter. Sous de tels auspices , il ne peut être que favorablement accueilli.

Je vais , Madame , rouvrir dans votre cœur une playe que le temps n'a pas encore bien fermée ; mais la douleur que cause la mort d'un Pere vertueux , fait toujours naître dans l'ame d'une Fille chrétienne des consolations supérieures à la joie que produisent les Victoires & les Triomphes. En remettant sous vos yeux l'Histoire de la Vie de STANISLAS, *je peindrai des Vertus que nous retrouvons dans Votre Majesté : Heureux de pouvoir ainsi mettre à vos pieds les témoignages de ma vénération profonde & de la soumission la plus respectueuse avec laquelle je suis ,*

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-fidel Sujet , BOMBART.



ELOGE
DE
STANISLAS I.
ROI DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

LA vie des grands Hommes, & sur-tout des grands Rois, intéresse l'humanité entiere ; leurs actions, leurs vertus, leurs sentimens sont des titres, qui empêchent ce phantôme de gloire pour lequel les hommes vulgaires se passionnent, de prescrire contre le vrai mérite. Leurs années ne coulent pas toujours dans les plaisirs; quelquefois leurs jours sont marqués par des événemens tragiques. C'est que ce bonheur factice qui naît des objets extérieurs, n'est pas essentiel à la vertu. La vertu qui coûte trop peu, n'est pas certaine; il est trop aisé d'être vertueux, quand on gagne à l'être.

La grandeur dont les fondemens n'ont été posés que par les mains de la fortune, peut en imposer à des yeux qui jugent des objets par les surfaces. C'est dans les revers que le Sage étudie l'homme : sa fermeté, son courage, l'égalité de son ame le déterminent alors à lui déférer le titre de grand Homme.

J'entréprends l'éloge d'un Monarque, dont la grandeur, achetée par une constance soutenue, est avouée de toute l'Europe. Jamais l'envie, cette ennemie éternelle du mérite, & qui éclaira presque pendant un siécle les pas de STANISLAS, n'osâ répandre sur ses actions le fiel de sa critique. La gloire de STANISLAS jette son plus grand éclat dans le moment où celle des Héros ordinaires commence à s'éteindre. L'Histoire, en peignant à la postérité les merveilles de sa longue vie, ne craindra pas que la vérité arrête son pinceau & ternisse ses couleurs : on reconnoîtra STANISLAS dans tous les âges, aux mêmes traits sous lesquels l'Eloquence le présente au jour de son trépas; & les siécles futurs applaudiront aux larmes que nous répandons aujourd'hui sur sa cendre.

J'envisagerai le Roi de Pologne sous trois points de vue, dont la réunion donnera une idée juste de son caractère. Je présenterai un Héros, un Sage, un Chrétien. Ses disgraces ont justifié son héroïsme; ses

vertus politiques ont prouvé sa sagesse; son attachement à la Religion a honoré le Christianisme. L'Histoire de sa vie, renfermée dans ces trois idées, présente plus de vraie grandeur que l'Antiquité n'en admira dans la plûpart des hommes célébres à qui elle rendit des hommages.

PREMIERE PARTIE.

Un Héros isolé qui paroît soudain, que rien n'a annoncé, qui semble naître de lui-même, frappe toujours, étonne l'univers. La terreur & l'épouvante, naissent à ses côtés. C'est un phénomène qui ne tient à rien dans la nature. On ne sait s'il promet à la terre des événemens heureux, ou s'il la menace de quelques catastrophes qui vont la désoler.

Un Héros au contraire, qu'a préparé de loin une longue suite d'Ayeux, célébres dans les annales du monde, peut, lorsqu'il se montre, surprendre par ses belles qualités; mais il n'effraye jamais. L'éclat qui l'environne est comme celui d'un beau jour. Les yeux jouissent sans crainte de sa lumière, une longue suite de jours sereins les y avoient préparés. On s'attend à le voir enfanter l'abondance & la joie.

Tel parut Stanislas dans ses premiers ans. Telles

furent les circonſtances heureuſes dans leſquelles le Ciel le montra à la terre.

L'héroïſme dans la maiſon des Leczinski eſt héréditaire comme la nobleſſe du ſang. Une ſuite d'hommes vertueux & animés de cet amour de la patrie, qui fait les Héros, réunit en ſa faveur depuis plus de huit ſiécles l'eſtime & les hommages de la Pologne. Devenus par l'intrépidité de leur courage & la ſageſſe de leurs conſeils, les appuis & les oracles de l'Etat ; tantôt ils repouſſerent des ennemis puiſſans, qui méditoient la conquête de leurs Provinces; maintinrent des Alliés dans la poſſeſſion de leurs Empires & fixerent tour à tour la victoire & la paix : tantôt ils donnerent des Rois à la nation, affermirent ſur la tête des Souverains qu'ils avoient fait élire, la Couronne que leur préſentoient à eux-mêmes les vœux publics, & que leur modeſtie avoit refuſée.

STANISLAS recueille en naiſſant, avec le nom de ces grands Hommes, leur amour de la gloire & leur attachement à la Patrie. Elevé dès le premier âge ſous les yeux & par les ſoins d'une mere, que l'union de toutes les vertus domeſtiques rendoit propre à former un jeune Prince, dans l'art de ſe commander à lui-même; guidé enſuite par l'exemple d'un pere, que ſa fortune & ſes dignités n'ébloüiſſoient pas; qui mépriſoit

méprisoit le faste, & en qui le mérite brilloit seul : Stanislas apprit de bonne heure à juger des choses par les lumières pures de la raison, & à se roidir contre le torrent des préjugés & des erreurs. Ennemi de ce vain appareil, qui n'est que pour le rang, & qui n'ajoute rien à la personne, il fit de lui-même l'objet de sa premiere étude, & s'appliqua de bonne heure à cultiver dans son ame les vertus qui préparent de loin l'homme de mérite. Il consacra à la recherche des vérités utiles ces premières années qu'on sacrifie presque toujours au plaisir. Le temps qui coule trop lentement au gré de qui ne sait pas l'apprécier, il l'enchaîna en quelque sorte & le força de servir son avidité d'apprendre ; chaque jour lui apportoit le tribut de quelque découverte.

Né pour conduire les hommes, il sent la nécessité de les connoître. Rarement on les étudie avec succès dans la retraite. L'Histoire se prête trop aisément au Génie des Ecrivains. Quand vous aurez lu toutes les Histoires, que saurez-vous ? ce que l'intérêt ou le Patriotisme a dicté à chaque Historien sur le caractère, les mœurs, la législation de son pays. Les Provinces, les Royaumes sont comme des Livres répandus sur la surface de la terre ; c'est-là qu'il faut aller étudier l'humanité. Stanislas parcourt moins

en Prince curieux qu'en voyageur éclairé, les Nations de l'Europe, compare leurs génies, combine leurs intérêts, approfondit leurs loix & leurs usages; & retire de ces observations des lumières, qui préludent en quelque sorte aux Ouvrages solides, dans lesquels il éclairera les Hommes de tous les siécles.

De nouveaux objets se présentent. Ce ne sont plus des vertus pacifiques que j'ai à décrire. Je vais peindre des agitations, des combats. La Pologne voit naître dans son sein des factions qui la déchirent. Le choc des intérêts contraires qui la partagent, enfante des orages; & STANISLAS est au centre des révolutions qui fixent l'attention de l'Europe.

Un jeune Prince que réveille l'amour de la Victoire, (a) & qu'une ardeur bouillante précipite, s'élance soudain du fond du Nord. Le bruit de ses armes fait trembler ses voisins. La renommée porte la crainte de son Nom chez tous les Peuples. L'épouvante le précéde, & le trépas marche à ses côtés. Le mépris des plaisirs & de la douleur, une sagesse austère, une vigilance que rien ne peut surprendre, une fierté que rien ne peut abattre, rendent sa valeur plus dangéreuse. Trois Princes célébres ont formé contre lui une ligue impuissante. Déja Fréderic & Pierre (b),

(a) Charles XII.
(b) Le Roi de Dannemarc & le Czar.

en qui revivent la valeur & la gloire des anciens Césars, ont plié ſous les efforts de ſon courage. Auguſte veut en vain défendre contre lui ſes Etats. Il eſt entraîné par la rapidité de ſes conquêtes. Charles le pourſuit, l'atteint & le charge; & les Champs de Varſovie apprennent que la force, le génie, la ſcience des combats peuvent céder à un Guerrier que la fortune favoriſe. Auguſte voit chanceller ſur ſa tête une Couronne que ſon ame généreuſe, la beauté de ſon eſprit & l'élévation de ſes ſentimens lui avoient fait déférer.

O, STANISLAS ! lorſqu'à l'âge de dix-huit ans, vous parûtes dans cette diéte fameuſe, où votre noble Eloquence faiſant parler la Patrie, vous attira les éloges de vos Concitoyens, vous ignoriez que le Ciel vous deſtinât à gouverner une Nation, dont vous faiſiez déja les délices. Mais que d'écueils environnent le Trône qui vous appelle ! Que de dangers menacent votre autorité naiſſante ! vous allez étonner l'Univers & par l'aſſemblage des malheurs qui ſe réuniront contre vous, & plus encore par la grandeur d'ame qui les ſupportera.

Une heureuſe conformité de caractères avoit uni STANISLAS à Charles XII. Leurs deſtinées ſont déſormais inſéparables : victorieux enſemble, ou éprou-

vant ensemble les caprices de la Victoire, tous deux rivaux d'Auguste, & dignes de l'avoir pour rival; tantôt ils l'obligent de plier sous la force de leurs Armes, tantôt ils cédent à la supériorité des siennes, & laissent la Pologne balancer ses hommages entre deux Princes, également capables de faire sa félicité, sans pouvoir promettre à aucun des deux un attachement irrévocable.

Invité par un parti puissant & trompé par un faux espoir, Auguste essaye de reprendre un Sceptre qui vient de tomber de ses mains. La colère précipite sa marche: déja il est dans Varsovie; son bras se leve sur des Sujets qui ont osé le méconnoître. Le sang coule autour de lui; tout frémit en sa présence. STANISLAS n'a qu'entrevu l'éclat du Trône; ses Concitoyens sacrifieront-ils déja l'espérance de vivre sous ses loix? Non. STANISLAS & CHARLES, plus forts par le charme réciproque qui les attache l'un à l'autre, fondent sur le Vainqueur au moment qu'il croit réparer ses pertes, l'obligent à fuir, & dissipent ses troupes épouvantées. Ils volent à de nouveaux combats, ils remportent de nouvelles victoires. Le plus habile des Généraux d'Auguste, n'a pû résister à l'impétuosité de leurs chocs; le brave Schullembourg ne compte plus sur sa valeur, & se hâte de sauver

par une ſage retraite les débris de ſon Armée.

Auguſte s'opiniâtre à retenir une autorité qui lui échappe. Il unit ſes forces à celles du Czar. Le ſouvenir de leur communes défaites aigrit leur reſſentiment. Le dépit & la vengeance préſident à leurs conſeils. Leurs ames en ſe rapprochant, ſe communiquent de nouvelles ardeurs. Le feu qui les brûle, paſſe dans leurs Soldats. Leurs Armées s'avancent en frémiſſant. La fureur eſt dans leurs yeux, le trépas eſt dans leurs mains. La confuſion & l'horreur ſe répandent autour d'elles ſur les terres de STANISLAS. STANISLAS & CHARLES, auſſi prompts que deux Aigles que l'eſpérance de la proie précipite à travers les airs, paroiſſent en préſence des Confédérés, les arrêtent & les repouſſent, rompent leurs lignes, diviſent leurs troupes, & enſeveliſſent ſous les flots du Boriſthène le reſte d'eſpoir qui les abuſoit.

STANISLAS reſpire enfin des agitations qui avoient troublé trop long-temps la ſérénité de ſon ame. Rendu à lui-même & à ſes vertus pacifiques; il paroît avec une pompe modeſte ſur le Trône où l'a élevé ſon mérite. La joie de régner ne l'enyvre pas. D'autres ſentimens, des ſentimens contraires l'occupent. Il verſe des larmes au ſouvenir des évenemens tragiques, dont il a été l'occaſion. Il voit avec une

ſécrete horreur le chemin qui l'a conduit au Trône, teint du ſang de ſes nouveaux Sujets. Il déplore le ſort des Monarques, qui n'acquiérent ſouvent qu'en tourmentant les hommes, la puiſſance de les rendre heureux, & s'empreſſe de rendre aux Guerriers qui l'environnent, la portion de bonheur qu'il eût procurée à ceux qui ont péri pour ſa gloire.

Voilà le vrai Héros. Je ne donnerai pas ce beau nom à qui n'a ſçu que combattre & que vaincre; à qui n'a cherché qu'à faire couler des pleurs & à dominer ſur des ruines. Le Héros eſt un protecteur & non pas un fléau de l'humanité. L'Antiquité s'eſt trompée ſur le compte d'Alexandre; ce n'étoit pas un Héros, ce n'étoit qu'un Conquérant. L'idée de l'héroiſme n'eſt pas meurtrière & ſanglante. On n'acquiert pas ce titre à force de ravager & de détruire. Autrement l'Eloquence ſe tromperoit en le déférant aux grands Hommes dont elle veut relever la gloire. Il faudroit ne le donner qu'à ces monſtres qui déſolent l'Humanité, & réléguer les Héros parmi les lions dans les Forêts.

Stanislas ne borne pas ſa gloire à prendre des Villes & à gagner des Batailles. Il trouve plus de mérite à réparer les maux qu'une Guerre légitime a cauſée à ſa Patrie. Ses Citoyens ont voulu vivre

ſous ſes loix, & l'ont choiſi pour leur Souverain. Il ſe reproche preſque comme un crime d'avoir pris les armes pour défendre leur choix. Il s'empreſſe de marquer le regret qu'il a de s'être prêté à leurs déſirs, en compenſant par des bienfaits continuels les malheurs que ſon Election leur a cauſés. Il ne comptera déſormais parmi les momens de ſon régne, que ceux où il pourra travailler à leur bonheur.

Nation trop malheureuſe, ô Pologne! tu te promettois déja de goûter ſous l'Empire de STANISLAS, les douceurs d'une paix éternelle, & de voir renaître dans ton ſein les délices du premier âge. Ah! tu oubliois que la nature de ton Gouvernement ne te permet pas d'eſpérer une félicité conſtante. Tant que tes Maîtres tiendront de toi-même leur Couronne, ils n'auront jamais qu'une autorité chancelante. Les Monarques que les vœux des Sujets élevent ſur le Trône, y ſont moins fermes que ceux que le droit de naiſſance y appelle. Un Sceptre que les Loix ont rendu héréditaire, inſpire aux Peuples plus de vénération, que celui que les Peuples mêmes ont donné. Ils reſpectent toujours plus l'Ouvrage des Loix que leur propre ouvrage.

Ainſi plus heureuſe que ſon Auguſte Pere, la fille de STANISLAS, en partageant avec Louis le Trône

qu'il tient de ses Ancêtres, & qu'elle embellit de ses vertus, partage aussi la gloire de donner à la France une suite de Princes bienfaisants, qui seront toujours ses Protecteurs & ses Peres, parce qu'ils seront toujours ses Maîtres.

STANISLAS au faîte des honneurs, n'est séparé que d'un point du comble de l'infortune. Les applaudissemens & les cris de joie qui avoient signalé son installation, sembloient annoncer déja ses disgraces. Des ennemis puissans l'environnent. Les mêmes mains qui ont posé sur son front le Diadème, sont prêtes à l'en ôter, & le Trône sur lequel il vient de s'asseoir, flotte sur des abîmes.

Charles, en qui ses premières conquêtes n'ont fait qu'accroître le désir de conquérir, va dans la Russie essayer de nouveaux combats. STANISLAS n'est pas avec lui pour modérer son courage impétueux. Pierre que ses anciennes défaites n'ont pas abattu, & qui, à force d'être vaincu par Charles XII, avoit appris enfin le secret de le vaincre, réunit la prudence à la valeur. Il examine avec attention les mouvemens de son Ennemi, étudie tous ses desseins, profite avec adresse de ses fautes; & comme la sagesse conduit ses délibérations, il triomphe de Charles que l'habitude de vaincre avoit rendu téméraire. Ainsi périt à

Pultawa

Pultawa cette Puiſſance formidable qui avoit effrayé le Nord, & ſembloit préparer des chaînes à l'Europe entière.

STANISLAS, privé du ſecours de ſes plus braves Guerriers qui ont été ſervir la valeur malheureuſe de Charles, ſoutenu ſeulement de ſon courage, réſiſtera-t-il à un ennemi auſſi courageux & mieux appuyé? Auguſte à la tête de ſes Troupes, qu'il anime par ſes diſcours & par ſon exemple, reparoît aux portes de Varſovie. Les Citoyens, dont les ſentimens ſe partagent, au gré des circonſtances, entre deux hommes également dignes de leur commander, plient ſous l'autorité du nouveau Souverain. Etourdis des coups que la Fortune porte tour à tour à leurs Monarques, cédant en même temps à deux ſentimens qui les entraînent en ſens contraires, ils s'empreſſent de porter aux pieds d'Auguſte, des hommages qu'ils regrettent de ne plus rendre à STANISLAS.

STANISLAS n'éprouvera pas ces agitations intérieures, ces amertumes ſecrétes, qui anéantiſſent les ſentimens d'un Monarque ordinaire, quand il voit ſe briſer dans ſes mains le Sceptre qui faiſoit ſa félicité. Il deſcend ſans foibleſſe d'un Trône où il étoit monté ſans ambition. L'Autorité Suprême ne lui préſentoit qu'un genre de gloire à laquelle ſon cœur

fut ſenſible, celle de travailler au bien de l'Humanité. Il voit ſans envie paſſer en d'autres mains le pouvoir flatteur de faire des heureux, parce qu'il apperçoit dans ſon Succeſſeur le même zèle à ſoulager ſes Peuples. Tel on l'avoit vû environné de Sujets choiſis, recevant chaque jour les tributs de leurs reſpects & de leur tendreſſe; tel on le voit dans une Nation ennemie, tantôt cachant dans les ténébres un reſte de Royauté qui fait naître à ſes côtés mille périls, tantôt trahi par les traits de grandeur, qui malgré lui percent à travers ſes diſgraces; & auſſi admirable dans les fers à Bender, qu'il avoit été ſous la pourpre à Varſovie.

La France depuis long-temps l'aſile des Princes malheureux, appelle dans ſon ſein, s'empreſſe de conſidérer de près un homme, dont la renommée apprend à toute l'Europe les tragiques avantures; & que voit-elle dans STANISLAS? Un Prince que ſes anciennes proſpérités n'enflerent pas, & que ſes diſgraces actuelles ne ſauroient abattre. Différent de ces hommes, qui après avoir ſoutenu le poids de leurs dignités, ne peuvent ſe porter eux-mêmes, quand les appuis qui les ſoutenoient, leur manquent, il conſerve au milieu des ruines de ſa fortune, la même ſérénité qui brilloit ſur ſon viſage, quand il

donnoit des loix à la Nation. On ne voit autour de lui ni Courtisans, ni Gardes, ni Soldats. Mais chacun se figure à ses pieds des Trophées dont il tire une gloire plus réelle. Ce sont des revers qu'il a surmontés par sa constance; c'est la fortune dont il a triomphé autrefois, en méprisant ses caresses, qui s'efforce aujourd'hui de le vaincre, & à laquelle il oppose une fermeté supérieure à ses coups.

C'est dans cet état d'obscurité qu'il faut étudier un Grand. C'est-là seulement qu'on peut le connoître. Au sein de la gloire on prend souvent pour lui-même ce qui n'est qu'un ornement de sa place. L'éclat que jette son rang, empêche d'appercevoir ses défauts. C'est un astre dont la lumière éblouit, & dérobe à l'œil le plus perçant les taches qui le couvrent. Dans l'adversité, c'est lui seul que l'on voit; & lorsque, victime de ces caprices du sort, il sait encore attirer des respects & mériter des éloges, c'est un grand Homme, c'est un Héros.

Auguste que ses talens & sa gloire n'ont pû soustraire à l'Empire de la mort, vient de laisser un Trône au-dessus duquel vont se former de nouveaux orages. STANISLAS est arraché aux charmes que commençoit de lui offrir une vie douce & tranquille, & rentraîné dans la carrière brillante, aux dangers de laquelle il

eſt à peine échappé. Les vœux de ſes anciens Sujets le rappellent. Ce n'eſt pas l'éclat du Diadème qui le flatte; c'eſt l'eſpérance d'être encore utile à ſa Nation. Il part. La France à laquelle il tient par des nœuds ſacrés, aſſure ſa marche. Le brave Monty, dont l'attachement pour STANISLAS eſt à l'épreuve des inégalités de la fortune, prépare ſon triomphe. STANISLAS reprend au milieu des acclamations de ſon Peuple, le Sceptre que le malheur des circonſtances lui avoit arraché des mains. En vain une troupe de rebelles s'opiniâtre à méconnoître ſon autorité, & s'efforce de l'éloigner du Trône. L'amour que ſes diſgraces n'ont pû éteindre dans le cœur des Polonois; triomphe des obſtacles que l'envie ſeme ſous ſes pas ; & STANISLAS malgré les intrigues & la cabale, donne encore une fois des loix à la Pologne.

O vous, qui ne voyez que vous-même dans la puiſſance que les Loix vous confient, qui cherchez plutôt à vous faire craindre qu'à vous faire aimer, tyrans décorés du titre Auguſte de Souverains ; de combien de raiſons votre Politique cruelle eût appuyé la fauſſe néceſſité de ſacrifier à votre autorité les téméraires qui avoient oſé vous la diſputer, & de faire flotter autour de vos Etats, ſur un fleuve de ſang, l'appareil terrible de votre pouvoir ! STANISLAS

connoît mieux le prix des hommes. Il ſait qu'en immolant à ſon reſſentiment des rebelles, il priveroit la Patrie de leurs ſervices, & que le trépas ne les acquitteroit qu'à demi envers lui-même. Il aime mieux les obliger à force de bienfaits, à expier par un zèle patriotique le crime de leur déſobéiſſance, & conſerver pour la cauſe publique un ſang qui couleroit inutilement pour ſa propre cauſe. Un Prince en qui la nature a gravé ces ſentimens, mérite de régner. On n'eſt vraiment Roi qu'à proportion qu'on eſt le pere de ſes Peuples; & c'eſt toujours par la douceur qu'un pere doit ramener au devoir des enfans qui s'en écartent.

A peine Stanislas a-t-il reçu les hommages & des Sujets qui lui étoient demeuré fidels, & de ceux que le tourbillon des intérêts avoit entraînés dans la révolte, que des bruits confus répandent ſoudain de nouvelles allarmes. Le fils d'Auguſte, ſoutenu du redoutable Leſcy, vient diſputer à Stanislas la Couronne que ſon pere a portée. Les Murs de Dantzic le défendront moins, que les cœurs de ſes Sujets. La crainte de le perdre leur inſpire des efforts héroïques. Leur amour leur fait oublier les périls que leur prépare déja une opiniâtre réſiſtance. Ils voudroient cimenter de leur ſang les fondemens

de ſon Trône, & tranſmettre aux dépens de leur vie à leurs enfans l'avantage de vivre ſous l'Empire des vertus, en vivant ſous le ſien.

Que votre tendreſſe, ô Citoyens reſpectables, coûte au cœur de STANISLAS ! De quels ſentimens je le vois combattu ! Les preuves de votre attachement adouciſſent d'un côté les amertumes de ſon ſort & les augmentent de l'autre. Quel ſpectacle pour STANISLAS ! Des Edifices renverſés, des Temples qui s'écroulent ; un Airain enflammé qui mugit ſans interruption dans les airs ; des Hommes que la faim dévore ; d'autres que la chûte de leurs maiſons écraſe ; des Epouſes qui pleurent leurs Epoux ; des Enfans qui redemandent leurs Peres ; par-tout des gémiſſemens, des cris, l'horreur, le déſeſpoir, la mort. Cédez, ô malheureux Citoyens ; cédez à la loi des événemens. Votre amour va vous perdre & ne ſauvera pas STANISLAS. Il vout aime trop pour ſouffrir que vous périſſiez victimes d'une tendreſſe impuiſſante. Il n'eſt plus parmi vous ; c'eſt parce qu'il vous aime qu'il vous quitte. Il baigne de ſes pleurs chaçun des pas qui l'éloigne de vous. La vue des maux que vous ſouffrez pour ſa gloire, le fracas qu'excite dans les airs le renverſement de votre Ville, lui cauſent un ſaiſiſſement ſemblable à celui d'un pere

qui voit périr ſous ſes yeux ſa famille. Votre ſituation le touche plus que ſon état; & quel état cependant pour un Roi !

STANISLAS donne à l'Univers une preuve effrayante des jeux cruels de la fortune. Je frémis, quand je me le repréſente, quittant les marques de ſa dignité, ſe couvrant d'un habit abject, ſe livrant aux ſoins de quelques hommes groſſiers; tantôt conduiſant à travers un marais plein d'écueils une barque fragile, tantôt paſſant dans une cabane à demie briſée des nuits agitées par mille allarmes, & n'échappant que par la ſingularité de ſon déguiſement, à des ennemis qui le cherchent, le trouvent & lui parlent.

STANISLAS ſur le Trône, environné de Courtiſans attentifs à deviner ſes déſirs, me frapperoit moins que STANISLAS errant dans les déſerts, & modérant par l'aménité de ſes diſcours, la férocité de ſes guides. A Varſovie, l'éclat de ſon rang, la pompe de ſa Cour, au défaut de tout le reſte, auroient pû le ſoutenir; ſur les bords de la Viſtule, il n'a d'autre appui que lui-même; & quand je le vois, manquant de tout, forcer les compagnons de ſa fuite à reſpecter l'ombre de ſon autorité, j'admire l'aſcendant que la vertu, même au comble de l'infortune, conſerve ſur les cœurs.

Qui peut donner à Stanislas, dans une telle obſcurité, une ame ſi ferme, tant d'héroïſme! Apprenez-le, vous qui avez ſur vos ſemblables quelqu'autorité; vous la perdrez peut-être un jour. Stanislas acquit de bonne heure ſur lui-même un empire plus glorieux, parce qu'il eſt plus difficile que celui qu'on exerce ſur les Peuples. Au faîte des honneurs, il n'eut pas beſoin, comme Alexandre, que des revers le fiſſent ſouvenir qu'il étoit homme. Il ne l'a jamais oublié. Il ſait qu'il eſt dans les Cieux un Roi dont les Monarques, ainſi que les autres mortels, ſont tributaires; que c'eſt lui qui place ſur le Trône & lui qui en fait deſcendre; que les Sceptres & les Couronnes ſont à lui, qu'il n'en quitte pas la propriété quand il les donne; que quand il les ôte il ne reprend que ce qui lui appartient; qu'il faut adorer ſes conſeils ſans vouloir les ſonder, parce que toujours, quoique des yeux mortels n'apperçoivent pas la ſageſſe de ſes œuvres, l'éternelle vérité dicte ſes arrêts.

Telle fut la Philoſophie de Stanislas. Telle la ſource d'où coula toute ſa vie dans ſon ame, cette ſageſſe qui perfectionna ſon héroïſme, & dont nous allons déſormais nous occuper.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

Les disgraces qu'un Souverain a essuyées, le rendent plus compatissant pour soulager ses Sujets quand ils sont malheureux, & plus intelligent pour empêcher qu'ils ne le deviennent. La Lorraine, où le Ciel conduisit STANISLAS pour être son génie tutélaire, goûta sous ses loix, toute la félicité qu'on peut attendre d'un Prince sage & instruit par l'infortune.

Il dissipa, dès qu'il parut, les craintes que causoit aux Lorrains le départ des Princes, qui les avoient depuis long-temps accoutumés à les regarder comme leurs Peres; à peine eurent-ils le tems de les regretter. Une continuité de bonheur les trompa, & leur laissa croire que ces hommes respectables les gouvernoient encore.

STANISLAS revêtu de l'Autorité que vient de remettre dans ses mains un Monarque judicieux, qu'une conformité de vues & de motifs attache à lui plus étroitement encore que les liens du sang, embrasse d'un coup-d'œil juste, l'étendue de cette Province. Il étudie sa constitution, compare ses forces avec les charges qu'elle doit porter, balance ses besoins

avec ſes reſſources, & s'applique à maintenir dans toutes ſes parties cet équilibre, qui met un Etat à portée de ne craindre aucune ſecouſſe.

Il ſe regarde comme le centre, d'où l'ordre public & le mouvement général doivent émaner, & où toutes les forces doivent ſe réunir pour être diſtribuées à toutes les portions du cercle, en raiſon de la place qu'elles y occupent, & de l'eſpace qu'elles ont à parcourir. Il ſait qu'un Monarque, quelles que ſoient ſes lumières, ne peut ni tout voir, ni tout faire, qu'il a beſoin d'aſſocier à ſon autorité des hommes qui examinent pour lui, & qui agiſſent en ſon nom; que ſon devoir principal eſt de connoître ceux qui doivent le repréſenter auprès des Peuples, & de proportionner aux talens de chacun d'eux les emplois dont il les décore; que la communication entre le Chef & les Membres doit être facile & libre; qu'en même temps que des manières nobles & aſſorties à la ſupériorité de ſon rang, impriment le reſpect, un diſcours dicté par la candeur & la bonté, doit animer la confiance & échauffer le zèle; que quoique l'honneur de ſervir la Patrie récompenſe toujours un vrai Citoyen de ſes ſervices, une approbation réfléchie de la part du Maître, des graces répandues à propos & accordées au mérite ſeul, forment entre

le Maître & les Sujets un lien qui resserre davantage celui qui les attache au devoir.

Stanislas fait servir au bonheur de ses Peuples ces lumières que l'expérience & la réflexion lui ont acquises. Il anime par ses regards ceux qui travaillent sous ses ordres à la félicité publique. Il diminue les obstacles en multipliant les moyens. Sa vigilance & son activité le rendent présent à tout. Il entretient des liaisons qui s'étendent de toutes parts depuis le Souverain jusqu'aux extrémités de ses états, & l'avertissent à chaque instant de tout. L'éloignement du Maître ne fournit pas au Citoyen un prétexte pour rallentir son ardeur. A quelque distance qu'il soit placé, son mérite & ses talens sont éclairés & connus. Il ne perd pas le temps à venir au pied du Trône vanter les services qu'il a rendus; il s'applique à en rendre de nouveaux, parce que le degré d'utilité qu'il acquiert dans la Patrie, est la mesure & du rang qu'il doit occuper dans la confiance du Prince, & de la part qu'il doit avoir à ses bienfaits.

Un Etat dont toutes les parties sont ainsi liées ensemble par des nœuds qui remontent sans interruption jusqu'au Souverain, ressemble à un corps bien organisé, dont chaque membre placé dans une juste proportion, coucourt à la beauté du tout, & y entretient

une harmonie qui le conserve. Cette harmonie ne peut subsister que par une circulation continuelle & aisée, qui porte la vie dans tous les membres, qui maintienne tous les ressorts, & en facilite les mouvemens. Une sage administration des finances établit, sous le gouvernement de STANISLAS, dans la Lorraine, cette circulation nécessaire & d'où résulte le bien-être habituel de cette Province. Il emploie pour recueillir ce qui lui appartient des richesses de ses Etats, les moyens qui entraînent le moins de perte. Il s'assure de la solidité des canaux par où elles doivent passer pour arriver jusqu'à lui ; il s'applique à les y faire parvenir par la voie la plus simple ; parce que leur volume diminue toujours, avant qu'elles arrivent à leur destination, en même proportion que les ruisseaux par où elles coulent se multiplient.

Est-ce le desir de former une Cour plus brillante, est-ce l'amour du faste, la vaine gloire qui lui inspirent ces soins dans la perception de ses domaines ? Ah ! quel Souverain fut jamais plus éloigné de cette grandeur factice qui n'impose qu'aux yeux ? Une noble économie regle toutes ses dépenses. Il n'a que des besoins modérés, parce que ses desirs le sont. On admire dans sa maison un ordre qu'on voit rarement dans celle d'un simple Citoyen. Il mesure ce

qu'il doit vouloir, non ſur ce qu'il peut ſe permettre, mais ſur ce qui eſt néceſſaire à ſon rang. Il diviſe le tems en portions égales, & n'aſſigne à chacune d'elles que la moindre partie des revenus qu'elle lui apporte; le reſte eſt conſacré au ſoulagement des miſeres publiques. Il fait refluer ſes richeſſes vers les ſources d'où elles dérivent. Les habitans de la campagne, qui ſont les premiers ſoutiens de l'Etat, parce qu'ils en portent plus immédiatement les charges; ces citoyens reſpectables, qui loin du faſte & des intrigues des Villes, cultivent en paix les champs de leurs peres; ces hommes que notre orgueil mépriſe ſouvent, parce que l'indigence ne laiſſe voir en eux que la ſimple nature, & ne leur permet pas de ſe donner cette décoration qui embellit le vice; ces hommes qui nous laiſſent la politeſſe des manieres, & ne gardent pour eux que la vertu des actions, ſont les premiers objets de ſa tendreſſe. Il connoît le prix des ſueurs dont ils arroſent la terre, & des travaux par leſquels ils tirent de ſon ſein les richeſſes que le Créateur y a renfermées. Il ſoutient leur courage & par la portion qu'il leur laiſſe dans les fruits de leurs travaux, & par les bienfaits continuels qu'il fait paſſer dans leurs retraites obſcures.

STANISLAS en répandant ſes revenus ſur le terrain

qui les a produits, les multiplie chaque jour. Captivés par sa bienveillance, par sa bonté, les Cultivateurs travaillent avec un nouveau zele à augmenter la puissance d'un Roi, qu'ils sçavent s'occuper sans cesse de leur sort ; & la terre toujours avare, qui ne donne qu'à regret & avec mesure ce qu'on lui arrache en murmurant, ouvre sans peine ses trésors sous la main du Laboureur qui la cultive avec joie.

Ainsi on voit s'élever des campagnes de légeres vapeurs, dont se forment ces nuées qui roulent avec majesté dans les airs ; & qui retombant ensuite sur les champs d'où elles sont sorties, augmentent leur fécondité.

Le bien public est la seule regle de l'usage que STANISLAS veut faire de son autorité. Et quand cette regle est suivie par un Prince judicieux & sage, la tranquillité, l'abondance, une félicité invariable caractérisent son règne. Aussi quel Peuple dût jamais à la sagesse de ceux qui l'ont gouverné, un bonheur plus constant ? L'Antiquité a loué Titus & Trajan. Les siécles suivans n'ont jamais, à cet égard, désavoué ces louanges, parce que la voix des Peuples les avoit dictées.

La nature, en produisant ces grands Hommes, ne

s'eſt pas épuiſée. Nous devons à STANISLAS les mêmes éloges, parce qu'il a marché ſur leurs traces ; & les hommages que la Lorraine rend aujourd'hui à ſa mémoire, le mettent de niveau avec eux dans l'hiſtoire des Princes bienfaiſants.

Les Peuples ſont des juges infaillibles de la réputation des Rois. Il eſt dans le cœur de chaque Citoyen, un tribunal où leurs qualités ſont examinées, où le prix eſt mis à leurs actions. Les ſuffrages de cette foule d'arbitres ſont comme des rayons diſperſés, dont l'union forme une gloire que rien ne peut obſcurcir. Parcourez les Bourgades de la Lorraine, & demandez à chacun de ſes habitans, quel étoit ce Monarque, que la mort vient de leur enlever. Peut-être la douleur l'empêchera de répondre. Il vous montrera des objets qui parleront pour lui ; ſa famille garantie des horreurs de la faim ; ſes champs cultivés ; ſa chaumiere bâtie ou réparée ; la triſteſſe peinte depuis quelques mois ſur ſes murailles. Quel éloge, & qu'il eſt vrai ! Le langage des gémiſſemens & des pleurs eſt rarement équivoque ; & la reconnoiſſance des bienfaits eſt toujours ſincère, quand elle ſurvit au bienfaiteur.

Les premiers ſoins de STANISLAS ſont pour le bonheur de ſes Peuples. Il s'occupe enſuite de leur agré-

ment. Sous les auſpices de ce nouveau Mécene, les Belles-Lettres fixent dans la Lorraine leur ſéjour. Ces hommes précieux qui les cultivent, trouvent dans les lumieres de STANISLAS & dans ſes bienfaits, les motifs & les moyens de perfectionner leurs talens. Il apprécie avec juſteſſe leurs ouvrages, & les récompenſe avec équité. Ses regards élevent leurs génies; des éloges judicieux font naître parmi eux une émulation qui enfante des prodiges.

STANISLAS ne ſe contente pas d'accorder aux Belles-Lettres ſa protection, il fait plus pour elles; il leur éleve un ſanctuaire, où il raſſemble ces hommes, ſouvent trop peu conſidérés, qui enrichiſſent des productions de leur eſprit l'empire de la Littérature. Il ne croit pas indigne de ſon rang de courir avec eux dans la même carriere. Le titre de Savant n'obſcurcit pas l'éclat du Trône. Il conſacre ſes travaux publics à rendre ſes Sujets heureux, & il travaille dans ſes momens de loiſir à l'inſtruction des Rois & au bonheur de l'humanité.

Loin d'ici ces longues & injuſtes déclamations qu'une ignorante oiſiveté débite ſans ceſſe contre les Sciences & les Lettres, & qui tendroient à replonger l'humanité dans les ténébres, dont elle fut long-tems environnée. Les Lettres, dit-on, ont

causé des maux, que sans elles on auroit toujours ignorés. Ce ne sont pas les Lettres qui ont enfanté tous ces malheurs, ce sont ceux qui ont abusé des Lettres. Et depuis quand, l'abus qu'on peut faire d'un bien, doit-il diminuer dans l'esprit des Citoyens son mérite & son prix? Que l'on compare quelqu'une de ces Nations où les Lettres sont ignorées, avec l'heureuse Province où STANISLAS les fait fleurir; de quel côté sera l'avantage?

Là, les Hommes vivent ensemble sans société. Un instinct grossier les rapproche, ou les éloigne au gré de l'intérêt personnel. Les passions y asservissent tout à leur empire. Ce que l'on peut, y passe pour la régle de ce que l'on doit. Ou s'il est quelques Loix, elles sont sans vigueur, tant que le châtiment ne marche pas à leurs côtés. Ce n'est pas la Loi qu'on veut observer; c'est la punition qu'on cherche à éviter. La confusion, le désordre accompagnent toujours la Barbarie.

Ici au contraire sous l'Empire des Lettres, on voit régner parmi les Citoyens une joye pure & tranquille, une politesse qui rend les commerces agréables, & qui mêle des charmes aux liens qui attachent les Sujets au Souverain. Les passions y assiégent, comme ailleurs, l'humanité. Mais les Lettres y font valoir

l'avantage qu'il y a de les vaincre. Le Monarque donne des loix : c'est la ſageſſe qui les dicte. Ces Loix préſentées pas les Lettres, ſe dépouillent entre leurs mains, de ce que l'autorité a d'auſtère. Ce ne ſont plus que les volontés d'un pere qui ſollicite l'obéiſſance de ſes Enfants plutôt qu'il ne l'exige. C'eſt l'amour qui commande, & c'eſt l'amour qui obéit.

Parmi les Arts que STANISLAS cultive & qu'il protége, il préfére ceux que le Ciel a donnés aux Hommes pour leur utilité. Par ſes ſoins, de nombreux Edifices offrent à ſes Sujets des demeures commodes & agréables. Des Villes naîſſent ſous ſa main. La ſolidité, la nobleſſe de ces ouvrages immortels, attirent de toutes parts les Amateurs, les frappent, les étonnent. Leurs yeux ne repoſent que ſur des Merveilles. Ils admirent, & le génie du Prince qui eſt l'ame de tant de travaux divers, & la ſage économie qui trouve dans des revenus bornés, de quoi fournir à des dépenſes immenſes.

Au milieu de ces édifices pompeux, qui prouvent la délicateſſe de ſon goût, s'éleve un Monument qui tranſmettra aux âges à venir ſa réconnoiſſance pour ſon Auguſte Gendre. Une Statue, embellie des traits d'un Monarque chéri & digne de l'être, offre à Nancy ſon plus bel ornement. Avec quels tranſports d'une

joye pure STANISLAS y contemple le mêlange de grandeur & de bonté, qui forme le caractère de Louis, & qu'une main habile a imprimé sur le bronse ? C'est une innocente illusion que STANISLAS prépare à sa tendresse, & par laquelle il fait en quelque sorte disparoître à ses yeux l'intervalle qui le sépare de ce Pere des François.

STANISLAS au milieu de ses Courtisans, de ses Serviteurs, soutient-il la réputation que ses grandes vertus lui acquiérent au dehors ? La vie privée est quelquefois un écueil pour les Grands. On perd dans le particulier, ce qu'on avoit gagné en public dans des devoirs d'éclat. Il est aisé de soutenir pendant quelques moments une Réprésentation qui attire des hommages. Il est plus difficile & plus rare, loin des yeux étrangers, & lorsque rien n'inspire des efforts, de conserver le même droit à l'estime & aux respects. Les défauts reparoissent avec d'autant plus d'empire, qu'ils ont été plus gênés.

STANISLAS n'a pas ces vicissitudes. Il est par-tout sans contrainte, parce qu'il est par-tout ce qu'il doit être. Ceux qui l'ont approché de plus près, sont aujourd'hui les plus éloquents de ses panégyristes. Et de quel poids sont de tels Eloges ? Ils nous ont dit, ils nous disent que son affabilité, ses maniéres simples

& aiſées le lui euſſent fait prendre ſouvent pour leur égal, ſi les graces que répandoit ſur eux ſa main libérale, ne leur eût fait ſentir chaque jour qu'il étoit leur Maître. Son ame tranquille & honnête, ne connoîſſoit qu'une paſſion, celle de faire des heureux. On n'avoit jamais à craindre auprès de lui ces moments nébuleux, où l'humeur éclipſe la bienfaiſance. Tel on le voyoit un jour, tel on étoit ſûr de le voir toute ſa vie. Quand ſes Serviteurs avoient bien fait, il les louoit, comme s'il leur eût coûté beaucoup de bien faire. Leur arrivoit-il de mal exécuter ſes ordres, il n'abuſoit pas de leur foibleſſe pour leur faire des reproches, auxquels ils n'oſaſſent répondre. Il tâchoit de croire qu'ils n'avoient pû mieux réuſſir. Mais rarement il eut beſoin de cette illuſion.

Grands, voulez-vous être ſervis avec zèle? Commandez avec douceur. Oubliez quelquefois ce que vous êtes; je me trompe; ſouvenez-vous-en toujours. Daignez quelquefois arrêter vos yeux ſur le dernier de vos eſclaves. Détournez-les enſuite ſur vous-mêmes. Cet eſclave eſt un homme. Otez l'appareil qui vous environne, qu'êtes vous de plus?

J'en ai dit aſſez, (& j'ai toujours dit vrai) pour prouver que STANISLAS a égalé, ſurpaſſé même ſouvent les grands Hommes que l'Antiquité admira.

Mais ce Prince n'auroit pas offert une si belle matiére à nos Eloges, si un Principe qu'on affecte souvent de méconnoître aujourd'hui, n'avoit animé ses actions & inspiré ses sentimens. Et quel fut ce Principe? La Religion. C'est d'elle qu'il tira sa gloire; & c'est sous ce point de vue que je vais désormais l'envisager.

TROISIEME PARTIE.

Partisans d'un systême que la droite Raison désavoue, hommes prévenus & trompés, qui cherchez dans l'attachement à des opinions nouvelles, une sorte de distinction qui vous flatte; quel triomphe pour vous, si vous pouviez placer STANISLAS parmi les protecteurs de vos Préjugés? Quel honneur feroit à votre parti, un homme qui réuniroit toutes les vertus que je viens de peindre? Vous chercheriez sans succès parmi vous un tel homme. Tant de vertus ne peuvent subsister ensemble sans la Religion. Sans elle nous n'aurions pas vû dans STANISLAS l'héroïsme & la sagesse que j'ai célébrés.

Vous admirez les Sages que l'Antiquité Payenne a produits, je les admire avec vous; mais n'osez pas vous égaler à eux. Leur sagesse consistoit à chercher

la vérité qu'ils ignoroient ; vous mettez la vôtre à fuir celle que vous connoiſſez. Platon, Sénéque, Epictête euſſent été Chrétiens, ſi le Chriſtianiſme eût brillé à leurs yeux. Il vous éclaire depuis l'enfance, & vous vous efforcez d'éteindre ſa lumiere. Vous auriez honte de penſer comme le vulgaire ; & ce vulgaire que vous mépriſez, a des idées que la Philoſophie n'apperçut jamais que de loin.

Mon Diſcours avoit eu peut-être juſqu'ici l'avantage de ne vous pas déplaire. J'imagine le voir à ce moment tomber de vos mains. Je ne refuſe pas votre eſtime, mais je ne crains pas vos mépris. Quoique j'écrive dans un ſiécle incrédule, je ne rougis pas d'écrire ce que je crois. J'ai toute la droiture que vous affectez ; & ma plume moins docile que la vôtre, & conſacrée à la vérité, refuſeroit de tracer des idées que mon eſprit n'avoueroit pas. Je vous permets de me cenſurer ; permettez-moi de vous plaindre. Mes leçons que vous n'attendiez pas, que vous trouvez peut-être déplacées, partent d'un cœur qui vous aime. Vous vous piquez de reconnoiſſance ; faites grace au reſte de ce Diſcours, & ne vous laſſez pas de me lire. Peut-être ſerez-vous ébranlés par l'exemple d'un Roi, qui joignit aux lumieres les plus pures, & aux qualités les plus brillantes, la foi la plus ſoumiſe.

Qu'on n'imagine pas cependant que STANISLAS n'ait eu que cette créance locale avec laquelle un homme croit, parce que ſes peres ont cru; & adore dans un pays Catholique les Dogmes de l'Evangile, comme il eût adoré parmi les Turcs les rêveries de l'Alcoran. STANISLAS emploie dans l'examen des motifs de ſa foi, cette profondeur de raiſonnement qui combinoit les cauſes d'un Gouvernement heureux. Il croit, parce qu'il lui eſt évident qu'il doit croire. La raiſon, ce flambeau allumé par le ſouffle de la Divinité, & dont les préjugés humains n'obſcurciſſent pas pour lui la lumiere, le conduit juſqu'à la porte du Sanctuaire où habite l'Etre ſuprême. Ce Sanctuaire eſt impénétrable à des yeux mortels; auſſi ne cherche-t-il pas à en découvrir les éternelles beautés. Il écoute avec reſpect les Oracles qui en ſortent, & les adore.

Une fois convaincu que l'Eternel a parlé, il impoſe ſilence à la raiſon, dont l'empire finit où celui de la foi commence. Il s'interdit toute recherche curieuſe, tout examen indiſcret. Il ne fait uſage de la ſupériorité de ſon rang, que pour donner l'exemple d'une ſoumiſſion plus entiere. La prudente ſimplicité de ſa foi l'éloigne de ces ſyſtêmes pour le moins inutiles, où la raiſon ſe dédommage de la

néceſſité de croire, par la liberté qu'elle ſe donne de diſcuter les objets de ſa créance. Il regarde les raiſonnemens dont s'appuie l'incrédulité, comme ces fauſſes lueurs qui pendant la nuit amuſent les voyageurs & les égarent. Les objections éternelles des partiſans de l'erreur, ne lui prouvent que l'abus que les hommes peuvent faire de la liberté qu'ils ont d'acquieſcer à la vérité, ou de la combattre. Il reçoit avec docilité les enſeignemens de ces hommes que Dieu a établis les interprêtes de ſes volontés. Il ne ſe mêle pas de décider avec eux, il protége leurs déciſions. Le Diadême l'éleve au-deſſus d'eux, & la Religion le met à leurs pieds. Sous la pourpre il eſt leur Maître, ſous la robe du Baptême il eſt leur fils. Si de la même main dont il diſſipa deux fois les rebelles qui lui fermoient le chemin au Trône, il entreprend de ſoutenir, de défendre celui de la Religion ; il veut que les Chefs du Peuple ſaint jugent des armes dont il ſe ſert, & ſoient les arbîtres de ſes combats. Il reſpecte l'autorité des Paſteurs, & craint d'en remuer les bornes. Il ſoutient leur zèle, accrédite leur miniſtère, travaille de concert avec eux à maintenir, à augmenter la majeſté du Culte.

Il appelle dans ſes Etats ces hommes qui fuyant les dangers

dangers d'un miniſtère ſouvent trop applaudi (*), conſacrent leurs travaux à l'instruction des ignorans & des ſimples. De la Capitale, comme du centre de leurs courſes apoſtoliques, ces hommes qu'anime un amour ſincère de la Religion, ſe répandent dans les Campagnes les plus abandonnées de la Lorraine. Ils diſſipent par l'éclat de leur Doctrine, les ténébres d'une ignorance héréditaire. La Piété fleurit parmi ces Peuples, que de ſavans préjugés n'aveuglent pas. Les Champs, les Forêts retentiſſent des louanges de l'Eternel; & de toutes parts on éleve à l'envi juſqu'aux Cieux le zèle de STANISLAS.

Dites, ſi vous voulez, hommes ſecrettement ennemis de la Divinité, dont la plume ſacrilége conſigne à la poſtérité des blaſphêmes, dites que STANISLAS, profond Politique, ſe ſert de la crédulité de ſes Sujets, pour les ſoumettre, par de pieuſes ſupercheries, aux loix qu'il leur impoſe. Sa conduite démentira votre critique audacieuſe. Voyez cet homme, à qui vous ne refuſerez pas ſans doute le titre d'homme éclairé, de grand homme, ſe livrer à toutes les pratiques de cette Religion qu'il révére & que vous combattez. Hommes ſouvent obſcurs,

(*) Le Roi de Pologne avoit établi dans un des Fauxbourgs de Nancy une Maiſon des Prêtres de la Miſſion.

qui n'élevez la tête au-deſſus de la pouſſiere de votre naiſſance, que par le faux mérite que vous donne, dans ce ſiécle ſans mœurs, le titre d'incrédules, vous oſez diſputer votre amour à l'Eternel, ou du moins tracer d'une main téméraire la ligne qui doit borner votre culte. Vous craignez donc qu'il ne s'enorgueilliſſe de vos hommages. Eh! c'eſt vous-mêmes, & non pas lui, que ces hommages honoreroient.

STANISLAS, au contraire, né dans le ſein des grandeurs; STANISLAS, à qui ſes talens, ſes revers, ſon courage ont mérité les reſpects de l'Univers, jette aux pieds des Autels ſa Couronne & ſon Sceptre; une ſainte frayeur courbe juſqu'à terre ſa tête vénérable. L'aurore le trouve chaque jour occupé des beautés éternelles du Dieu qu'il adore. La nuit peut à peine l'arracher aux charmes de ſes méditations. Il admire en ſilence ſes Attributs ſacrés. Un coup d'œil jetté enſuite ſur lui-même, & éclairé de la lumiere du Chriſtianiſme, ne lui laiſſe appercevoir ſous la Pourpre, qu'un être foible, que cendre, que néant.

La même lumiere lui découvre ſous les triſtes lambeaux qui couvrent l'indigent, un frere, un membre du corps reſpectable auquel il tient par la

Religion, & d'où il tire une gloire qu'il préfére à celle du Diadême. A combien de ſaintes libéralités cette vertu, dont le nom eſt pour le Déiſme un terme barbare, la Charité ouvrit-elle la main de STANISLAS? Quelle Ville, quelle Bourgade de la Lorraine ne renferme pas les monumens précieux de ſa tendreſſe pour les miſérables? Et quels genres de miſeres ſont les objets de ſes bienfaits vainqueurs de la durée des ſiécles? Des enfans dont le ſort eſt d'autant plus à plaindre, qu'ils n'en connoiſſent pas eux-mêmes toute la rigueur, & que la mort prématurée de ceux qui leur ont donné l'être, prive des ſoins que l'amour paternel inſpire; des hommes, à qui l'intempérie des ſaiſons a enlevé l'eſpérance de la récolte, ou qu'elle accable ſous le poids de ces maladies cruelles dont l'empire fait trembler les Provinces, & met en défaut toute la ſcience de l'Art; des Citoyens, dont des revers ſecrets ont détruit la fortune, & à qui un nom décoré, une fauſſe réputation de richeſſe font trouver la mort moins affreuſe que la honte d'annoncer l'indigence; des hommes conſacrés au ſervice des Autels, à qui les reſtes infirmes d'une vie paſſée dans les travaux du Sanctuaire, ne laiſſe appercevoir juſqu'au trépas qu'une route ſemée d'afflictions.

En un mot, imaginez toutes les eſpeces de malheurs qui affligent l'humanité. La tendre prévoyance de STANISLAS leur a préparé pour la ſuite des âges, des reſſources toujours préſentes. La charité la plus ingénieuſe ſemble bornée là. Celle de STANISLAS va plus loin. Il eſt dans le cercle des maux que l'avenir doit amener, des accidens que la prudence humaine ne prévoit pas. C'eſt contre ces accidens inconnus que s'arme ſur-tout la charité de STANISLAS, & qu'elle aſſure des ſecours plus abondants.

Le Chriſtianiſme peut ſeul rendre un cœur auſſi compatiſſant. On ne ſe porte jamais qu'à demi à ſoulager les malheureux, quand on ne ſait pas ſe mettre à leur place, & il n'eſt que le Chriſtianiſme qui l'apprenne. Lui ſeul, par la nature du lien ſacré qui tend à réunir tous les hommes en un ſeul corps, peut faire ſentir à un membre l'impreſſion des malheurs qui tombent ſur les autres membres.

Ce ſeroit peu que le Chriſtianiſme rendît l'homme ſenſible aux maux de ſes ſemblables, s'il ne lui apprenoit à ſupporter les ſiens. De quelle force STANISLAS eut beſoin, pour ſoutenir les coups qu'une fortune ennemie lui porta? Et où trouva-t-il ailleurs que dans la Religion ce courage intrépide qui étonna l'Univers? La Philoſophie ne compoſe que les de-

hors, & ne donne qu'une contenance forcée. Si vous ſuivez le Héros formé par ſes mains, vous le verrez compenſer par un ſecret déſeſpoir, l'hipocrite fermeté que le vulgaire admire. Et que pourroit lui inſpirer de plus le néant, qui borne toutes ſes eſpérances ? La perſpective d'un Trône plus brillant & plus ferme que celui qui deux fois s'écroula ſous ſes pieds, put ſeule donner à STANISLAS, au milieu de ſes revers, une ſérénité ſi conſtante & ſi vraie.

Au reſte, les richeſſes, les dignités ne tiennent pas ſi étroitement à notre être. Un cœur ſoutenu par le Chriſtianiſme, étend aiſément juſques-là le détachement que la Religion commande. Il eſt des malheurs plus cruels, pour une ame ſenſible & bien née, que la perte d'une Couronne. STANISLAS avoit fait l'eſſai des amertumes qui ſe répandent ſur ſes derniers ans, par la mort d'une Epouſe qui eût été immortelle, ſi le trépas ſavoit reſpecter la vertu. Epoux déſolés, s'il en eſt qui me liſent, ſuſpendez vos gémiſſemens, vos ſoupirs; & peignez la douleur que vous éprouvâtes lorſque vous vîtes s'éteindre dans la nuit du tombeau, les belles qualités de celles qui avoient fixé votre tendreſſe. Jamais vous ne répandîtes des larmes plus méritées que celles que STANISLAS donna à la perte de la Princeſſe ad-

mirable, à qui le Ciel avoit uni sa destinée. La douceur de son caractère, la noblesse de ses sentimens, sa piété tendre & éclairée, dédommageoient ce Monarque malheureux des disgraces à travers lesquelles couloit toute sa vie. Les chagrins par où la fortune s'efforçoit d'empoisonner ses jours, il les adoucissoit en les partageant avec elle. Cette Epouse vertueuse lui est enlevée, dans le tems où sa vertu paroît plus nécessaire pour étayer la sienne. Le nœud sacré qui unissoit leurs cœurs s'étoit formé dans le sein de la Divinité. C'est-là que STANISLAS, porté sur les aîles de la Foi, va se renfermer; & comme rien ne périt devant l'Eternel, il retrouve en lui celle que le trépas a fait disparoître à ses yeux.

De nouveaux sacrifices l'attendent au terme de sa carrière. La mort en moissonnant dès l'aurore de leur âge, d'augustes Enfans, qui retraçoient à la France les vertus de leurs ancêtres, & sembloient croître pour son bonheur, avoit éguisé de loin le trait dont elle devoit percer le cœur de STANISLAS. Il voit s'éteindre des jours pour lesquels il voudroit sacrifier du moins le reste de vie qui l'anime. Un Prince formé de son sang, dont le mérite long-tems couvert du voile de la modestie, ajoute aujourd'hui à la douleur de l'avoir perdu, les transports qu'eût fait naître

la joie de le posséder, tombe au milieu de sa course, sous le poids d'une infirmité qu'il avoit soutenue avec tout l'héroïsme, que la Religion inspire. Je manque de couleur pour peindre l'impression que cet évenement funeste laissa dans le cœur de STANISLAS. La douce espérance de transmettre aux François, dans ce Prince ami de l'humanité, les vertus qui font le bonheur des peuples, ne vit plus dans son ame bienfaisante. Il faut connoître le sentiment qui résulte à la fois & de la tendresse d'un Pere pour ses Enfants, & de l'amour d'un Roi pour les Hommes, pour comprendre de quel coup STANISLAS fut frappé.

N'attendons pas cependant ces longs gémissemens, ces plaintes interminables qui échappent souvent à la sensibilité paternelle. STANISLAS est pere, mais il est Chrétien. La nature a mis dans son cœur le germe d'une douleur sans bornes; mais la Religion l'a modére. Son amour s'élance au de-là des limites dans lesquelles la vie des hommes est circonscrite. Il aime pour l'éternité. Le Dauphin a trop peu vecu pour notre gloire; STANISLAS sçait qu'il a vecu assez pour la sienne. Il eût commandé sur la terre à vingt millions d'hommes; la foi de STANISLAS le lui montre dans le ciel se perdant dans le sein de celui qui

commande à l'univers. Un vieillard de quatre-vingt neuf ans, c'eſt-à-dire dans un âge où le déſir de renaître dans la poſtérité, eſt toujours plus vif; inébranlable au milieu des ruines d'une famille la plus aimable comme la plus diſtinguée de l'Europe, dont les appuis s'écroulent les uns ſur les autres à ſes côtés, eſt plus admirable encore qu'un Monarque qui ſçait perdre tranquillement un Royaume. Ou plutôt ni l'un ni l'autre n'a rien d'étonnant pour qui connoît l'Empire de la foi dans un Chrétien malheureux.

Dieu a aſſez préparé la victime qu'il vouloit immoler à ſa grandeur. Un accident ménagé par ſa Providence, menace les jours de STANISLAS. Une morne triſteſſe s'empare de tous les eſprits, des murmures inquiets & empreſſés répandent par-tout la crainte & les allarmes. Tous les temples ſont ouverts; une foule de Citoyens, que la douleur tient immobiles aux pieds des autels, redemande par de longs gémiſſemens à l'Eternel, le Prince qu'il leur avoit donné dans ſa clémence. Ah! Si l'arrêt prononcé contre les hommes étoit moins irrévocable, la juſtice, la vivacité de vos vœux pourroient y ſouſtraire STANISLAS. Hélas! Province malheureuſe, vous vous trompiez ſur ſon compte, STANISLAS eſt mortel.

Il approche du terme vers lequel sa foi le faisoit tendre. Il touche déja d'une main la Couronne de l'immortalité, de l'autre il répand encore sur vous des bienfaits. Sa tendresse trompe la vôtre. Il retranche, ce qu'il peut à votre douleur, en vous laissant ignorer ses périls. Enfin le moment qui doit finir une vie si belle, arrive. La Religion qu'il a servie, dont il a augmenté l'Empire, verse dans son ame les consolations qui rendent délicieux pour le Chrétien, ces momens terribles où les yeux s'ouvrent, les préjugés disparoissent, & ne laissent à l'incrédule le plus ferme, que la frayeur & le désespoir.

Stanislas n'est plus. Aux premiers bruits qui se répandent de ce malheur, toute la Lorraine est aux portes de son Palais. Ce sont des enfans qui veulent pour la derniere fois contempler leur Pere. Aucune barriere ne les arrête. Il n'est plus d'égards, plus de bienséances, où la douleur est extrême. L'amour, le regret, je ne sçai quel mêlange de sentimens confus les rassemble & les presse autour du lit funêbre. Les ruines de ce grand Homme enchaînent leurs regards; leurs yeux cherchent encore quelques signes de bonté sur son visage que le trépas a flétri; ils croient voir ses lévres se prêter encore à quelques paroles de tendresse. L'excès de la tristesse qui les accable, les tient

quelques moments dans un silence d'étonnement & d'effroi. Bientôt tous les appartements retentissent de cris aigus qui échappent à leur amour désolé Ils veulent immoler à leur fureur, de fidéles domestiques qui auroient voulu sauver, aux dépens de leurs jours, ceux de leur Maître.

Le tems adoucira les premiers mouvements de cette douleur impétueuse; mais le tems n'enlevera jamais du cœur des Lorrains les regrets que la mort de STANISLAS y a fait naître. La reconnoissance y gravera le souvenir de ce Prince bienfaisant, & les années ne l'effaceront pas. Les Arts qu'il a protégés, lui éleveront un tombeau. Ils y présenteront la Justice, la Bonté, la Sagesse, la Libéralité.

Au milieu de ces vertus paroîtra la Religion, non pas arrosant de ses larmes la cendre de ce grand Homme (il n'est que le crime & l'impiété qui fassent couler ses pleurs), mais triomphante des vertus qu'elle lui a inspirées; & montrant avec une noble assurance le Trône immortel, sur lequel elle vient de le placer dans les Cieux.

Les peres conduiront leurs enfans sur ce tombeau, & leur diront: ce monument renferme les restes d'un Prince, qui sçut être, selon les diverses circonstances qui partagerent sa vie, malheureux sans foi-

blesse & heureux sans orgueil. Les vertus dont les symboles environnent sa tombe ont fleuri sous son régne. Il n'a vécu que pour notre bonheur. Il nous aimoit comme ses enfants, nous le chérissions comme notre Pere. Sa carriere a passé le terme fixé pour la vie des hommes; & nous l'avons trouvée trop courte. Les bons Princes ne vivent jamais assez. Dans l'excès de notre douleur nous accusions le Ciel de ne l'avoir pas fait immortel, après lui avoir donné tant de vertus. La terre n'étoit plus digne de lui. Une félicité invariable, éternelle, devoit récompenser celle dont il nous avoit fait jouir. L'origine de la bienfaisance est dans le sein de la Divinité. STANISLAS participant à la nature de l'Etre suprême, répandra sur cette Province qu'il aime encore, de nouveaux bienfaits. Il sera le génie qui inspirera les Princes qui nous gouverneront; ils recueilleront sur sa cendre ces vertus qui apprennent le secret de se rendre heureux en travaillant au bonheur de l'humanité, qui réconcilient la renommée avec la grandeur, & assurent sur la terre comme dans les Cieux, les honneurs de l'immortalité.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un *Eloge funèbre de* STANISLAS I, ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR, &c. par M. l'Abbé Bombart, Licencié ès Loix, & Vicaire de l'Eglise Royale & Paroissiale de St. Barthelemy. On ne peut trop multiplier les monumens de la gloire des Rois, selon le cœur de Dieu; celui de l'Auteur m'a paru digne de paroître au grand jour. A Paris le 11 du mois d'Octobre 1766. GENEST, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.

